

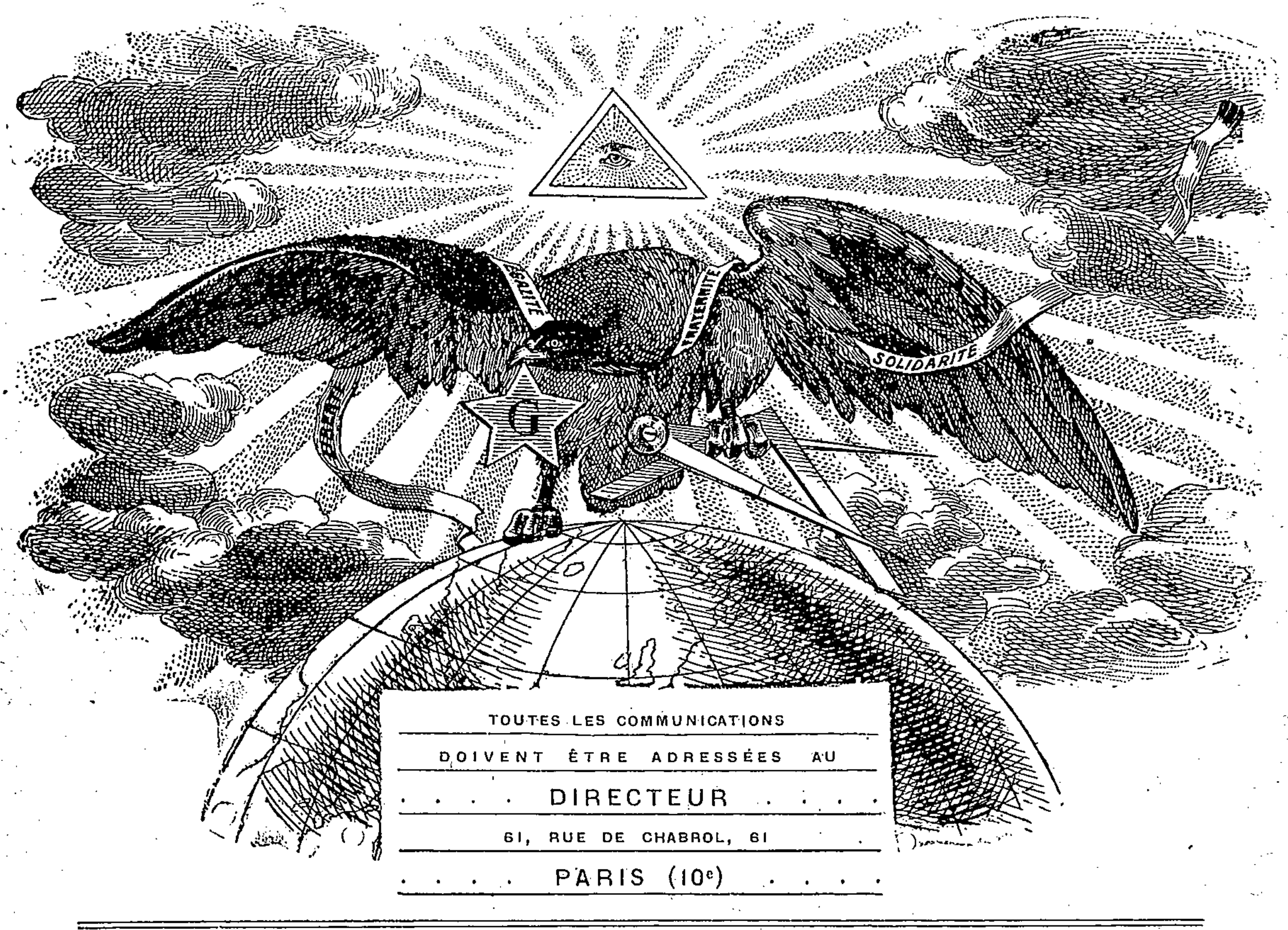


La Lumière maçonnique : revue mensuelle de la maçonnerie universelle





La Lumière maçonnique : revue mensuelle de la maçonnerie universelle. 1910-1914.



TOUTES LES COMMUNICATIONS
DOIVENT ÊTRE ADRESSÉES AU
DIRECTEUR
61, RUE DE CHABROL, 61
PARIS (10e)

Première Année Juillet-Août 1910 Nos 7-8

Vive la Maçonnerie ! (1)

Air : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Vive la Maçonnerie !
C'est le charme des grands cœurs.
De la chaîne qui nous lie,
Chers Frères, chantons les douceurs.

De l'antique chevalerie
Faisant revivre les beaux jours,
Servons le prince et la patrie,
Chantons Bacchus et les amours.
Vive la Maçonnerie ! etc.

(1) Cette poésie a été publiée en 1837, dans l'*Univers Maçonnique*.

Sous l'allégorique figure
Que nous offre chaque leçon,
Je vois la gaîté d'Épicure
Et la morale de Platon.
Vive la Maçonnerie ! etc.

Si dans le monde on nous condamne
De nous tenir souvent reclus,
Qu'importe le monde où l'on se damne,
Quand on est parmi les élus ?
Vive la Maçonnerie ! etc.

Le profane, dans son audace,
Par ses plans nous croit confondus.
Il faut, quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Qu'il reste dans les pas perdus.
Vive la Maçonnerie ! etc.

Le Maçon sacrifie aux Grâces,
Mais il dédaigne les grandeurs,
Et, sans s'arrêter aux surfaces,
Il pénètre les profondeurs !
Vive la Maçonnerie ! etc.

Ose-t-on franchir toute épreuve,
Pour connaître tous nos secrets :
Sur l'orphelin et sur la veuve,
On voit répandre des bienfaits.
Vive la Maçonnerie ! etc.

Puissent sur les deux hémisphères,
Réunis par nos vœux secrets,
Tous les peuples devenus frères
Sceller une éternelle paix !
Vive la Maçonnerie ! etc.

G. Quillet∴



L'origine de nos traditions rituéliques

Il y a un an, dans le N° 416 du « *Hamburger Logenblatt* », le F∴ O∴ Dreyer de Wolfenbüttel, a établi d'intéressants rapprochements entre les traditions maçonniques les plus anciennes et les usages primitifs des peuplades germaniques.

L'importance accordée au *Maillet* en Maçonnerie, pourrait bien, en effet, être une réminiscence païenne, remontant à l'époque où tout chef de famille devenait, par le fait même, prêtre du Dieu *Donar*, et pontifiait à l'aide du marteau, insigne de la suprême divinité.

Les hommes libres s'assemblaient en outre jadis aux époques solsticiales et équinoxiales, pour délibérer sur leurs affaires communes, pour rendre la justice et satisfaire aux exigences du culte national, comme chacun d'eux accomplissait pour le compte des siens les rites du culte familial. Certaines habitudes d'une très haute antiquité se transmirent ensuite aux institutions du moyen-âge, aux corporations d'arts et métiers, pour se maintenir finalement jusqu'au sein des Loges de la Franc-Maçonnerie moderne.

Il est à remarquer que les assemblées des hommes libres comportaient un rituel, dont témoignent les Codes germaniques qui nous ont été conservés, en particulier le « *Sachsenspiegel* » (Miroir des Saxons). On en trouve de nos jours encore des traces dans les assemblées souveraines annuelles des citoyens de quelques cantons Suisses.

Ces assemblées se tenaient en plein air, généralement sur des hauteurs, en un lieu consacré. La protection divine leur était acquise, non plus celle de *Donar*, dieu du foyer familial, mais bien celle du dieu national : *Saxnot*, *Tyr* ou *Ziu*, dont l'insigne était l'*épée* (1). Cela n'empêchait le *maillet* ou marteau d'avoir son rôle, mais un rôle subordonné, au sein de l'assemblée. Celle-ci siégeait dans une enceinte réservée, délimitée par une corde reliée à des lances ou à des piquets plantés en terre.

Sur un éminence naturelle ou artificielle, prenait place le juge ou le chef chargé de diriger les débats. Un pliant richement travaillé lui servait le trône et caractérisait sa dignité (2). Des sièges analogues étaient attribués à l'assesseur du juge et à l'orateur. Devant le juge se dressait un autel, prêt à recevoir la victime destinée à être sacrifiée

(1) Dans le canton d'Unterwald, le *Landammann*, chef du gouvernement, qui n'est élu que pour un an, porte une gigantesque épée, qu'il remet à son successeur, dès que l'élection de celui-ci a été proclamée.

(2) On a retrouvé de ces meubles dans des tombeaux du Holstein.

au dieu protecteur, puis consommée en commun par les assistants. Un héraut, porteur chez les Anglo-Saxons d'une massue à pointes de fer, avait pour mission d'annoncer l'ouverture des travaux, de veiller au bon ordre et d'empêcher l'intrusion de personnes n'ayant pas le droit de participer à l'assemblée.

Dès que le soleil atteignait le méridien, le juge se couvrait la tête de la coiffure désignant sa dignité, en donnant ses ordres en vue de l'ouverture de l'assemblée. Les hommes nés libres entraient alors, tous revêtus de leurs armes pendues à leur ceinture, qui affectait la forme d'un tablier, en particulier chez les Francs, très portés à combattre nus, tout comme les Gaulois, leur équipement de guerre tenant alors lieu de vêtement.

Chacun ayant pris sa place, le juge demandait à l'assesseur ; « L'heure convenable pour tenir l'assemblée est-elle venue? » Il lui était répondu : « Oui, l'heure est convenable pour l'assemblée ». Le juge alors prenait en main l'épée ou le marteau, insigne de sa fonction, et invitait les assistants a se mettre à l'Ordre (*in Ordnung treten*). Il est probable qu'ils devaient alors s'aligner régulièrement et prendre une attitude convenue.

La victime était alors conduite à l'autel, puis égorgée selon les rites, des pronostics étant tirés de l'écoulement du sang ou d'autres indices divinatoires. Les assistants faisaient ensuite le tour de l'autel à pas rythmés par leurs chants sacrés. Une fois revenus à leur place, le juge ouvrait définitivement les débats de l'assemblée, qui se prononçait sur des questions de droit, décidait de la paix et de la guerre, ratifiait des traités passés avec des peuplades voisines, etc. — Tout individu qui refusait de se soumettre aux décisions de l'assemblée se trouvait, du fait même, exclu de la communauté ; il se mettait hors la loi commune et ne pouvait plus invoquer sa protection.

L'assemblée procédait aussi à l'admission des jeunes gens devenus majeurs au nombre des hommes reconnus libres et en possession de tous leurs droits. Or, le *Sachsenspiegel* spécifie que les récipiendaires devront, au préalable, être dépouillés de leur coiffure, de leurs gants, de leurs armes et de tous les métaux. Ils étaient ensuite solennellement ceints de leurs armes et admis à jouir de tous les droits des hommes libres.

Pendant l'assemblée, tout se passait dans le plus grand ordre (1). Nul n'y prenait la parole sans en avoir obtenu la permission. On manifestait son approbation en frappant de la lance sur le bouclier. Primitivement, les lois et les décisions de l'assemblée n'étaient pas consignées par écrit. La mémoire devait tout retenir. On la rafraîchissait par des instructions par demandes et réponses qui terminaient les assemblées.

---

(1) Il en est encore ainsi en Suisse dans les assemblées souveraines où le peuple décide lui-même directement des affaires politiques du canton.



RECEPTION DES MAITRES

1. le Grand Maitre.
2. le Recipiendaire.
33. les Surveillans
4. l'Orateur.
5. le Secretaire.
6. l'Architecte.
7. le Tresorier.
8. Frere terrible.
9.9.9. Recipiendaires releves
10. Auteur applaudi.
11. Comedien.
12. Autres Visiteurs.

GRAVURE SATIRIQUE DU XVIIIe SIÈCLE

Après clôture des débats, le repas sacré, dont la chair des victimes sacrifiées faisaient les frais, se prolongeait jusqu'à minuit. Un cérémonial a dû y être observé, comportant des santés, dont la dernière s'adressait aux compagnons malheureux, tombés au pouvoir de l'ennemi.

Tous ces usages se sont perpétués en se modifiant selon le besoin des guildes devenues chrétiennes, et des diverses confréries professionnelles. Parmi les symboles de la Maçonnerie moderne, rien ne s'y rapporte aussi directement que la corde à nœuds qui doit faire le tour de la Loge, et dont les extrémités effilées en houppes, aboutissent aux deux colonnes de l'entrée du Temple. Cette corde, en effet, ne correspond à rien au point de vue constructif; elle ne saurait donc représenter que le cordon d'enceinte, circonscrivant l'espace réservé jadis à l'assemblée souveraine des hommes libres.

Oswald Wirth.

Une parodie initiatique

Les constructeurs des cathédrales se sont plus d'une fois permis de parodier les cérémonies catholiques, en sculptant des animaux revêtus d'ornements sacerdotaux et accomplissant des actes de liturgie. Nous renvoyons à ce sujet le lecteur au *Livre de l'Apprenti* (2me édition, page 23).

Pour une fois, un graveur du XVIIIe siècle a voulu nous rendre la pareille, ce dont nous ne nous offusquons aucunement, à preuve que nous reproduisons ci-contre sa composition, qui ne manque pas d'originalité.

La scène se passe dans une taverne, conformément aux usages de l'époque; mais, tandis que les Francs-Maçons procèdent sans doute à une Maîtrise dans une salle appropriée de l'établissement, l'artiste nous montre une contrefaçon de la cérémonie, ayant pour acteurs des animaux opérant dans la cuisine.

Trois lumières suspendues à l'Orient éclairent cette singulière chambre du milieu. Un renard préside, choisi assurément parce qu'il n'y avait pas plus malin que lui. Il est armé d'un couteau de cuisine, de même que tous les autres officiers. Les surveillants, deux dogues, se tiennent à l'Ouest, en fidèles gardiens de la porte. L'orateur est un perroquet bavard et le secrétaire un chat, en raison de la lisibilité de son écriture. Chacun de ces deux officiers devrait d'ailleurs prendre la place de l'autre, le graveur ayant commis uns interversion en ce qui les concerne. Comme sixième officier, vient l'architecte, un chien qui

prend place au Midi, près du premier surveillant. A son poste normal, nous voyons ensuite le trésorier, métamorphosé en porc-épic. Il ne reste plus que le Frère terrible, qui figure au Nord sous les traits d'un lion. Un âne, un loup, un sanglier, un singe et un bœuf assistent aux travaux comme visiteurs. Un paon qui fait la roue, est d'ailleurs l'image d'un «auteur applaudi », tandis qu'un autre oiseau préoccupé de se parer des plumes du paon, représente un comédien. Quant au récipiendaire, qui fait rituéliquement le mort, il semble que ce soit un pigeon, plutôt qu'un dindon, assurément quelque volaille comestible destinée à être servie sur un plat décoré de rameaux d'acacia.

Trois récipiendaires ont déjà été « relevés », et ils assistent à l'écart (suspendus à gauche de la gravure) aux épreuves de leur quatrième compagnon. Aucun Maître n'échappait, en effet, autrefois à la symbolisation personnelle d'Hiram assassiné, puis ressuscité. S'il y avait plusieurs récipiendaires, chacun d'eux était étendu successivement sur le catafalque, puis relevé selon les rites traditionnels. Il serait peut-être bon de ne pas procéder trop collectivement, en conférant un grade dont les rites sont de la plus haute signification.

C'est la morale que nous voudrions dégager d'une composition satirique, dont l'auteur, Maçon peut-être, n'a certainement pas eu l'intention d'être bien méchant.

La quatrième Réunion Maçonnique internationale

Les Loges de Lyon avaient organisé, pour le dimanche 3 juillet et le lendemain, une fort belle fête dont le programme aurait dû attirer de nombreux Maçons suisses, italiens et allemands. Il s'agissait, en effet, de travailler au rapprochement des peuples sous les auspices de la fraternité maçonnique, comme en 1907 à la Schlucht, en 1908 à Bâle et en 1909 à Baden-Baden.

Malheureusement, une réunion ayant le même objet devait aussi avoir lieu à Paris, le 10 juillet. Après entente tardive, les promoteurs renoncèrent, il est vrai, à leur fête ; mais leurs invitations avaient été lancées, et ce ne fut pas impunément qu'elles furent retirées. On a pu croire à l'étranger que nous étions en proie à une certaine incohérence, et, dans le doute, on préféra s'abstenir. Résultat : la fête de Lyon n'a eu qu'un caractère essentiellement français, et il reste entendu, que la quatrième réunion internationale n'a pas encore eu lieu.

Il est décidé, d'ailleurs, que cette réunion sera organisée à Paris en 1911, le mieux étant de la faire coïncider avec les vacances de Pâques,

car, à ce moment, l'Association maçonnique *Rat und Tat*, de Nuremberg, compte amener à Paris une centaine au moins de FF.·. allemands.

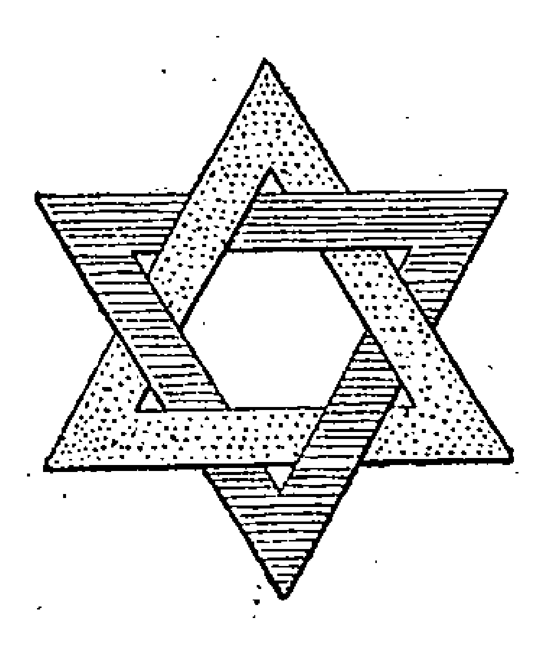
D'ici là toutes les dispositions pourront être prises pour que nous nous montrions à notre avantage, de manière à impressionner de la manière la plus heureuse nos visiteurs étrangers.

Il est bon de rappeler que la Loge lyonnaise des *Chevaliers Unis*, dont le Vén.·. était alors le F.·. Antonin *Laurent*, a provoqué la première, dès janvier 1906, un rapprochement entre Maçons français et Maçons allemands. Elle reçut alors avec une grande solennité une délégation de la Loge « An Erwins Dom », Or.·. de Strasbourg, à qui le regretté F.·. Desmons, président du Conseil de l'Ordre du Grand Orient de France, témoigna toute sa sympathie.

Cette visite de FF.·. allemands, accompagnés de FF.·. alsaciens, détermina l'organisation des réunions internationales ultérieures. Il importe de poursuivre l'œuvre, car les rencontres de la Schlucht, de Bâle et de Baden-Baden ont contribué à dissiper des préjugés dangereux. Allemands et Français ont échangé des paroles de raison, inspirées d'un amour éclairé du progrès et du désir commun de collaborer à une même œuvre de civilisation.

Certains de nos compatriotes diront : « Tout cela est fort beau, mais cela ne nous rendra pas l'Alsace et la Lorraine ! » On oublie, à ce propos, que les Francs-Maçons n'ont aucun mandat diplomatique et qu'ils ne sont pas spécialement chargés d'entamer des négociations en vue d'une révision du traité de Francfort. Notre rôle est uniquement philosophique, philanthropique et humanitaire. De concert avec nos FF.·. allemands, nous voulons travailler au bien général de l'Humanité, bien persuadés d'ailleurs que la bonne justice et la stricte équité internationale y trouveront leur compte. Le droit ne saurait manquer, en effet, de prévaloir, en un siècle où les peuples, suffisamment éclairés, deviennent maitres de leurs destinées, où la force de l'opinion publique l'emporte définitivement sur le caprice des minorités, qui, jusqu'ici, prétendaient trop souvent gouverner à leur seul profit.

Cherchons l'union, la concorde, tout le reste nous sera donné par surcroît !



Albert Pike

Le Suprême Conseil de la Juridiction Sud des Etats-Unis vient de publier le compte rendu de la célébration du centenaire de la naissance du T.·. Ill.·. F.·. Albert Pike, son ancien Souv.·. Grand-Commandeur, dont le renom fut si étendu, que nos adversaires voulurent le faire passer pour le « pape des Francs-Maçons. »

Disons, pour mettre les choses au point, que le F.·. Pike a pu être le Franc-Maçon le plus éminent de son époque, par son talent littéraire et sa vaste érudition ; mais il n'a jamais été un chef investi d'un pouvoir spirituel analogue à celui du successeur de saint Pierre. En Maçonnerie chacun cherche par lui-même la vérité, sans la recevoir toute formulée d'une autorité considérée comme infaillible. Il nous est donc absolument impossible d'avoir un pape, fût-il représenté par l'Anti-Christ en personne.

Albert Pike naquit à Boston, le 29 décembre 1809, année qui vit naître aussi William Gladstone, l'homme d'Etat anglais, Abraham Lincoln, le futur président des Etats-Unis, le naturaliste Darwin et le poète Edgar Poë. Les ancêtres de Pike avaient quitté le Devonshire en 1635, pour s'établir dans la Nouvelle Angleterre, où ils devaient se distinguer par leur culture intellectuelle.

En raison de son atavisme, le jeune Albert Pike fut donc porté à l'étude. Dès 1825, il obtint son admission à l'Université Harvard, la plus ancienne et la plus célèbre des Etats-Unis. Son père étant mort, il dut d'ailleurs de bonne heure subvenir à ses besoins en donnant des leçons. Mais il eut à souffrir de l'étroitesse d'esprit des puritains rigides de l'Etat de Massachusetts, aussi se hâta-t-il de s'échapper, en 1831, vers la côte du Pacifique. Après s'être arrêté dans divers centres de l'Ouest, il vint ainsi se fixer dans l'Arkansas, à Little Rock, où il se fit journaliste.

En 1833, ayant été nommé secrétaire-adjoint du Conseil législatif du territoire, il s'appliqua à l'étude du droit et fut reçu avocat l'année suivante. Il venait alors de se marier et tout semblait indiquer qu'il deviendrait célèbre surtout comme légiste.

En 1846, il prit part à la guerre contre le Mexique à la tête d'un escadron de cavalerie indienne qu'il avait levé et organisé. Il entra alors en rapport avec le major Robert E. Lee, qui devint plus tard général en chef des troupes sudistes. Aussi fut-il nommé général de brigade en 1861, lorsque l'Arkansas prit parti pour les Etats du Sud. Il fut chargé du commandement des tribus indiennes et ne semble pas avoir pris une part directe à la guerre civile.

Ayant gagné la confiance des Indiens, il devint leur avocat auprès

de la Cour suprême des Etats-Unis, où il plaida en particulier pour les Chactas et les Cherokis, qui avaient à faire valoir des droits remontant à l'ancienne domination française. Le F.·. Pike avait d'ailleurs acquis une compétence juridique très appréciée, tant en matière de droit romain qu'en ce qui concerne le droit français.

A partir de 1868, il habita Washington, où il devait mourir profondément regretté le 2 avril 1891. Outre le grec et le latin, il avait étudié le sanscrit, l'hébreu, l'ancien samaritain, le chaldéen, le persan et la langue des Indiens américains. Il voulut approfondir toutes les religions anciennes, toutes les philosophies et les doctrines initiatiques.

Reçu Maçon à Little Rock en 1850, il ne tarda pas à acquérir les grades écossais, dont il entreprit, à partir de 1853, de « spiritualiser » les rituels, autrement dit de les rendre véritablement initiatiques. Ce fut là, comme Maçon, sa préoccupation constante. Ses travaux le firent accueillir au sein du Suprême Conseil de la Juridiction Sud, dont il devint Souv.·. Grand-Commandeur en 1859.

Son influence fut considérable sur l'ensemble du Rite Ecossais, dont le F.·. Pike, s'il n'en fut jamais le pape, restera très probablement le prophète. Nos FF.·. américains lui ont élevé une statue sur une place publique de Washington, et chaque année le Suprême Conseil se rend en pèlerinage à la pierre tombale très simple qui porte pour toute inscription :

« Albert Pike
Born December 29, 1809
Died April 2, 1891
Vixit
Laborum Ejus Superstites Sunt Fructus. »

LE BULLETIN HEBDOMADAIRE

Un F.·., particulièrement bien informé, nous adresse la communication suivante, que nous sommes heureux de pouvoir publier. Nous espérons que nos lecteurs voudront bien imiter notre correspondant, chaque fois que l'occasion leur sera fournie de compléter les indications d'un de nos articles.

Dans le numéro 2 de la *Lumière Maçonnique*, que je viens de lire un peu tardivement, un intéressant petit article est consacré au Bulletin hebdomadaire. Je vais y ajouter quelques précisions concernant le début de l'œuvre, et tout d'abord vous faire réparer une injustice commise par omission.

L'auteur de l'article fait un très juste éloge du F.·. *Guillemois*, mais à côté, et même au-dessus de ce nom, il faut mettre celui du F.·. *Bordier* qui, pendant *dix-neuf années consécutives*, présida aux destinées, quelque-

fois mouvementées du Bulletin, et y mit son dévouement, son intelligence, ses soins et parfois autre chose encore.

Une autre et importante lacune est à combler.

Qui eut l'idée du Bulletin? Quel est « l'auteur du projet de planches « collectives, celui qui le premier donna un corps à cette heureuse idée. » Je cite d'après le F.·. Guillemois.

Ce fut un F.·. de la Loge, les *Amis de la Patrie* nommé *Gibier*. Tout ce que je sais de ce F.·., c'est qu'il fit partie de cette Commission d'étude, composée de seize membres, dont l'énergie et le dévouement surmontèrent tous les obstacles de la première heure. Nommé à l'unanimité gérant du Bulletin, fin juin 1884, après la démission du F.·. Rénier, le F.·. Gibier ne voulut pas se charger de ces fonctions.

Voici maintenant quelques renseignements succincts pour ceux qu'intéressent les vieilleries.

Le premier numéro du *Bulletin hebdomadaire de la Maçonnerie en France*, (il conserva intégralement ce titre jusqu'au 31 mars 1905, puis s'appela plus simplement *Bulletin hebdomadaire de la Maçonnerie*, jusqu'au 22 septembre 1906) parut le 5 janvier 1884, à titre de spécimen; imprimé par A. Clavel à 2.000 exemplaires.

Le numéro 2 qui commence véritablement la série, est daté du 29 février suivant. Il porte en manchettes :

« Ordre du jour au F.·. *Taillebois*, secrétaire du Comité. — Métaux au « F.·. Bordier, président-trésorier. »

Il est signé : *E. Renier*, gérant. — Ch. Nelson, imprimeur.

Tirage 2.100 exemplaires (ce chiffre ne devait correspondre au nombre des abonnés que deux ans plus tard).

Ce numéro contient un « Extrait de règlement » qui ne manque pas d'un certain intérêt rétrospectif :

1° Le Comité du « Bulletin » se compose de tous les délégués des LL.·. adhérentes, a raison d'un délégué par L.·.;

2° Tous les six mois, il choisit dans son sein sa Commission exécutive, composée de sept membres;

3° Chacun des trois grands rites de France aura deux représentants au sein de cette Commission.

Mais quels furent les ateliers qui, au début, permirent à la conception des gens d'initiative de se réaliser en fournissant l'indispensable « matérielle » d'une façon autre qu'aléatoire?

En ne tenant compte ni de ceux qui publiaient leurs ordres du jour, mais n'étaient pas adhérents, ni de ceux qui dès la première année disparurent, démissionnèrent ou se fusionnèrent, je n'en trouve que vingt-huit (dont dix-sept du G.·.O.·., quatre du S.·.C.·. et sept de la G.·.L.·.S.·.) ayant, à mon sens, vraiment droit au titre de fondateurs. Ce sont les suivants : Amis de la Patrie — Admirateurs de l'Univers — Amis de la Tolérance — Amitié — Avenir — Ecole — Emancipation — Esprit moderne — Homme libre — Liberté de conscience — Lien des Peuples et Bienfaiteurs réunis — Union fraternelle — Héros de l'Humanité — Jérusalem écossaise — Sociale — Mont Sinaï — Prévoyance — Vrais F.F.·. Unis-inséparables — Amis bienfaisants — Ruche libre — Atelier — Union et Bienfaisance — Rose du Parfait silence — Union maçonnique — Travail et Vrais Amis fidèles — Osiris — Libre examen — Réforme.

E. M.·.

Mobilisation Cléricale

Nous n'avons qu'à bien nous tenir, car l'Eglise sait désormais comment elle vaincra la Franc-Maçonnerie. Un rédacteur de l'*Univers* vient, en effet, de découvrir une organisation, dont nul ne soupçonnait jusqu'ici l'irrésistible puissance : le Tiers-Ordre de Saint-François, qui serait, paraît-il, la Franc-Maçonnerie de l'Eglise, selon l'heureuse expression de Mgr de Ségur.

Cette Maçonnerie cléricale constitue, comme de juste, l'armée du bien, l'autre ne pouvant être que l'armée du mal ! C'est d'ailleurs une Maçonnerie androgyne, comptant même beaucoup plus de femmes que d'hommes, encore les Tertiaires du sexe disgracieux n'auraient, nous assure-t-on, rien de viril. Ce sont, en général, de bien pauvres esprits, destinés à voir Dieu de très près, s'il est permis de se fier aux promesses du saint Evangile.

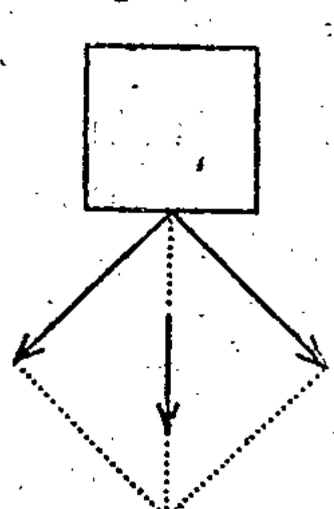
Quelle force effective peut bien émaner de cette vaste armée de la foi aveugle, masse docile, qui ne saurait évoluer qu'à la manière d'un troupeau? Nous nous le demandons, nous qui ne devons notre succès qu'à la supériorité de l'idée dont nous sommes les représentants.

Que peut-elle contre nous, cette pauvre Eglise, dont nous ne demanderions qu'à respecter la vieillesse, si elle se montrait d'un caractère moins acariâtre ? Si nous répondons réellement à un besoin de l'humanité, il n'y a rien a faire ! Si nous sommes un organe nécessaire, rien n'entravera notre développement, rien ne parviendra à nous vaincre. Les géants, pareils à l'Eglise ou à la Franc-Maçonnerie, ne succombent jamais sous les coups d'ennemis extérieurs. Quand ils s'effondrent c'est qu'ils ont été minés sourdement par les colonies microbiennes qui se sont développées dans leur sein. Inutile donc de se combattre, puisque l'on ne peut se faire du mal qu'à soi-même, en cherchant à nuire à autrui. Des deux rivaux, celui qui l'emportera sur l'autre, c'est celui qui saura pratiquer sur lui-même la meilleure hygiène, afin de rester en bonne santé, tout en accomplissant la fonction humanitaire à laquelle il doit sa raison d'être.



Maintenant, que ces braves Tertiaires se mobilisent! S'ils sont capables d'un effort soutenu, ils ne pourront jamais contribuer qu'à faire avancer le char du progrès, tout en tirant dans un sens qu'ils croiront opposé au nôtre. Eux qui aiment les images de piété, consentiront-ils à jeter un coup d'œil sur la 7e clef du Tarot? Ils y verront un antique

chariot de guerre ou de triomphe traîné par deux sphinx, l'un blanc et l'autre noir, symboles des forces qui ont besoin de se stimuler par leur opposition. Cet étrange attelage correspond au double serpent du caducée de Mercure. Mais ne compliquons rien : ne nous écartons pas des Sphinx. Mettons que le blanc représente la Sainte Eglise et que le noir figure notre ténébreuse Franc-Maçonnerie. Nous aurons ainsi, du moins le mérite de nous montrer polis envers nos adversaires, à qui la couleur noire ne doit pas cependant être antipathique. Peu importe d'ailleurs qui de nous tire à gauche ou à droite, puisque, étant attelés au même véhicule, nous le faisons avancer selon le principe du parallélogramme des forces. Tirons donc chacun de notre côté avec toute l'énergie que nous pouvons y mettre, le Maître du Chariot y trouvera son compte, lui dont une triple équerre décore la poitrine, et qui se tient sous un dais étoilé, rappelant à s'y méprendre le baldaquin surmontant dans nos Loges le siège du Vénérable. Démenez-vous, excellente « Armée du Bien », vos efforts aboutiront, comme les nôtres, à la glorification du Grand Architecte de l'Univers ! Le mal ne réside que dans la mort ou dans l'inaction ; toute activité tourne nécessairement au Bien et devient féconde.





Chronique Maçonnique Internationale

ALLEMAGNE

Les Maçons allemands se préoccupent, à très juste titre, de l'influence exercée dans leur pays par le Catholicisme, grâce aux nombreux internats fondés la plupart par les jésuites.

Le F∴ Otto Hesse, de Saarbrücken, a été l'un des premiers à pousser, sous ce rapport le cri d'alarme et à proposer un remède efficace. Il s'agit d'opposer aux institutions cléricales des organisations spéciales, appelées *Alumnats*.

Ce sont des maisons installées pour recevoir au maximum 25 pensionnaires, appelés à suivre les cours des écoles du voisinage. Il en existe déjà une vingtaine sur le territoire prussien. La direction de ces établissements est confiée à une dame expérimentée, qui remplit le rôle à la fois de maitresse de maison et de mère de famille. C'est elle qui agit comme éducatrice, enseignant les bonnes manières, tout en pourvoyant à tous les soins matériels. Elle a comme adjoint un professeur, pour surveiller le travail et les jeux des élèves.

Le système a donné jusqu'ici d'excellents résultats, aussi importe-t-il de multiplier les « alumnats ». Dans ce but, des associations se forment, grâce à l'initiative des Francs-Maçons, en vue de réunir les capitaux nécessaires, et contrôler d'une manière permanente le fonctionnement de ces maisons, destinées à recevoir tantôt des garçons, tantôt des filles, ou des étudiants fréquentant les universités et autres écoles supérieures. Ces établissements ne doivent pas viser à faire des bénéfices, les pensionnaires y étant reçus au prix exact des frais qu'ils occasionnent. La Maçonnerie allemande s'honore assurément par cette manière pratique de combattre le cléricalisme sur le terrain de la libre concurrence. Il est à remarquer qu'elle n'implore pas le secours de l'Etat-Providence, et qu'elle sait prendre par elle-même les mesures de sauvegarde publique.

N'y aurait-il point là pour nous une leçon bonne à méditer ?



ANGLETERRE

La Loge n° 137, « Travail et Vrais Amis Fidèles », nous communique le texte des deux pl.·. suivantes :

O.·. de Paris, le 25 Mai 1910.

A la très resp.·. Grande Loge Unie d'Angleterre,
T.·. Resp.·. Grand-Maître,
TT.·. CC.·. FF.·.,

Lorsque, dans nos Loges, nous voulons honorer la mémoire d'un F.·. qui nous fut particulièrement cher, nous avons coutume de tirer solennellement à son intention une triple et douloureuse batterie de deuil. Or, nous avons considéré que cet hommage devait être rendu par notre Loge au très regretté F.·. Edouard VII, qui avait su gagner le cœur de tous les Francs-Maçons français.

Nous nous sommes unis, en conséquence, au cours de notre tenue d'hier, 24 mai, pour accomplir les rites traditionnels, par lesquels nous avons entendu exprimer les sentiments d'extrême admiration et de profonde sympathie, que — jusqu'aux plus farouches républicains — nous éprouvons tous à l'égard du grand Roi disparu. Nous estimons que ce monarque, qui s'est toujours considéré comme le premier serviteur de la Nation, mérite d'être proposé en modèle à tous les chefs d'État. Fidèle à à son devoir de vrai Maçon, il s'est montré infatigable, pour travailler sans relâche et avec une intelligence supérieure, à la réconciliation des peuples et au bien général de l'Humanité. Aussi l'Histoire ne manquera certainement pas de le faire connaître aux générations futures sous le nom d'Edouard le Grand.

Comme nos traditions exigent que toute batterie de deuil soit couverte par une batterie d'allégresse, nous avons tiré celle-ci en l'honneur de votre T.·. Resp.·. Grande Loge, de ses TT.·. Resp.·. FF.·. le Grand-Maître et le Pro-Grand-Maître.

Bien que notre manière de comprendre et de pratiquer la Franc-Maçonnerie ne coïncide pas sur tous les points avec la conception et la pratique anglaises, nous n'en sommes pas moins, de part et d'autre, ouvriers

d'une même œuvre de progrès général et nous fraternisons aujourd'hui en versant des larmes sincères sur la tombe du Maçon éclairé qui nous a montré le chemin de la concorde, de l'estime réciproque et du mutuel amour.

En vous faisant, au nom de notre Loge, la présente communication, je vous prie, T.·. Resp.·. Grand-Maître et TT.·. CC.·. FF.·., d'agréer l'hommage de mes sentiments les plus cordialement fraternels et dévoués.

Oswald Wirth.

Réponse :

United Grand Lodge of England
Free Masons' Hall
Great Queen St. London, W. C.

22nd July 1910.

Dear Sir and Brother,

I have received the commands of the Most Worshipful Grand Master to ask you to be so good as to convey to the Worshipful Master and Brethren of your Lodge the grateful thanks of His Royal Highness and the Grand Lodge of England for the expression of their loyal and fraternal sympathy on the irreparable loss the Craft has suffered by the lamented death of His late Majesty King Edward the Seventh, Protector of the Order.

I am, Dear Sir and Brother, yours fraternally,

E. Letchworth, *Grand Secretary.*

To the Secretary· Lodge « Travail et Vrais Amis Fidèles ».

Traduction :

Cher monsieur et Frère,

J'ai reçu ordre du Très Vénérable Grand-Maître de vous demander de vouloir bien transmettre au Vénérable Maître et aux Frères de votre Loge, les remerciments reconnaissants de Son Altesse Royale et de la Grande Loge d'Angleterre pour l'expression de leur sympathie loyale et fraternelle, à l'occasion de la perte irréparable éprouvée par la Maçonnerie en raison de la mort déplorée de feu Sa Majesté, le Roi Édouard VII, Protecteur de l'Ordre.

Je suis, cher monsieur et Frère, fraternellement votre

E. Letchworth, *Grand Secrétaire.*

Au Secrétaire de la Loge « Travail et Vrais Amis Fidèles ».

✶

HOLLANDE

« De Vrijmetselaar » (*Le Franc-Maçon*), organe de l'Association maçonnique pour l'étude des symboles et des rituels, est entré, avec son numéro de Mai 1910, dans sa cinquième année.

A l'époque de sa fondation, on avait cru que le F.·. Slotemaker pourrait se charger de sa rédaction. La maladie, puis le décès de cet écrivain, profond et aimable, eussent compromis les destinées du « Vrijmetselaar »

si le Conseil d'administration de l'Association maçonnique pour l'étude des symboles et des rituels n'avait eu la bonne fortune de trouver dans le F.·. Dr Denier van der Gon le plus érudit et le plus dévoué des rédacteurs en chef.

Les efforts du F.·. Dr van der Gon et de ses collaborateurs n'auront pas été vains : le nombre des membres de l'Association pour l'étude des symboles et celui des abonnés coloniaux ou étrangers se sont accrus à un tel point que le « Vrijmetselaar », organe jusqu'ici trimestriel, pourra dorénavant paraître tous les deux mois.

L'activité du F.·. Dr van der Gon ne s'est pas bornée à donner dans le « Vrijmetselaar » une série d'articles originaux, des annotations critiques des travaux de ses collaborateurs et d'intéressantes revues bibliographiques, nous lui devons encore la publication d'une brochure spéciale sur l' « Initiation et le Rituel de l'Apprenti », sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir et dont nous attendons impatiemment la 2e partie.

« L'étude des symboles et des rituels », fait remarquer le F.·. van der Gon, « n'est pas autre chose que l'effort tenté pour parvenir à l'intelligence ou plutôt au sentiment des choses dont ils sont la représentation. » Cette étude n'exige donc pas des connaissances profondes et étendues, ni de grands loisirs, mais uniquement le secours de la réflexion intérieure.

✶

SUISSE

Le Bureau international de relations maçonniques, qui compte sept années d'existence, a soumis à la G.·. L.·. *Alpina* ses comptes pour l'exercice 1909.

Nous apprenons ainsi que cette œuvre d'intérêt maçonnique universel ne reçoit pas tout le concours financier sur lequel elle est en droit de compter. Ses dépenses ont monté en 1909 à près de 12.000 francs alors que les recettes sont restées inférieures de 567 francs, différence que la Maçonnerie Suisse a dû prendre à son compte, après avoir contribué déjà pour 1.580 francs; sa part totale est donc pour une seule année de 2.147 francs, somme proportionnellement énorme, quand on songe que « l'Alpina » ne compte que 34 Loges avec 3.710 Maçons actifs.

Le second rang, dans l'ordre de la générosité, revient à la France, qui a versé en tout 2.708 fr. 50. Nous tombons ensuite à 727 fr. 50 avec l'Allemagne, qui est restée très en dessous de ses moyens, alors que l'Espagne, dont la situation matérielle est loin d'être prospère, n'en a pas moins fait un effort très méritoire de 500 francs. La Hollande, d'autre part, tient un rang très honorable avec 525 fr. 50 et la Belgique avec 485 francs. La Hongrie figure, en outre, pour 350 francs, le Rio Grande do Sul (Brésil) pour 300 francs, le Portugal pour 200 francs, les Etats-Unis pour 187 fr., l'Égypte pour 168 francs, la Grèce pour 120 francs, le Chili, la Roumanie, le Paraguay, la Serbie, le San Salvador et le Luxembourg ont également tenu à contribuer. L'Italie, par contre, n'a certainement pas entendu s'en tenir aux 50 francs du Rite symbolique Italien et aux 10 francs de la Loge de Bari; une omission involontaire a dû être réparée depuis. Quant à la Maçonnerie britannique, la plus riche de toutes, son abstention s'explique

par ses tendances antiuniversalistes. Elle se suffit à elle-même et ne se soucie guère de relations internationales.

En sera-t-il encore de même en 1917, quand la Grande Loge d'Angleterre inaugurera le troisième siècle de son existence ? Il faut espérer qu'à ce moment elle verra se grouper autour d'elle toutes ses filles, sans exception, même celles qui, évoluant selon leur destinée, ont perdu tant soit peu l'usage du langage maternel primitif.

✶

AMÉRIQUE

Dans les colonnes de l'*American Freemason*, le F∴ Jos. E. Morcombe poursuit avec vaillance son œuvre de propagande initiatique. Il vient de s'élever (numéro de juin) contre l'usage par trop répandu aux Etats-Unis de fabriquer des Maçons à la machine, par des procédés mécaniques, qui ne peuvent produire que des matériaux de pacotille, inutilisables pour la construction du véritable Temple humanitaire. L'automatisme rituélique, si impeccable soit-il, ne parvient pas plus à faire de véritables Maçons, que de belles instructions débitées au phonographe. Le côté matériel et formel d'une initiation reste sans valeur, si les initiateurs n'y ont pas apporté leur âme et s'ils ne sont pas parvenus à émouvoir l'initié, à l'impressionner profondément pour le restant de ses jours.

La Maçonnerie est chose sérieuse, qui ne saurait être prise à la légère. Ses rites ne sont plus qu'un vain cérémonial, s'ils ne sont pas accomplis avec conviction.

* * *

En rendant compte du récent ouvrage du F∴ Oswald Wirth, sur *le Symbolisme hermétique* dans ses rapports avec l'alchimie et la Franc-Maçonnerie, le F∴ Morcombe fait remarquer que, lorsque les Anglo-Saxons étudient la Franc-Maçonnerie, ils s'en tiennent au côté matériel, alors que les Français, bénéficiant de facultés plus subtiles et d'une intuition plus large, s'efforcent d'arriver à la compréhension de choses voilées et occultes, en poussant la spéculation jusqu'aux limites de ce que l'homme est capable de saisir.

Le F∴ A. G. Pitts, de Detroit (Michigan), déclare, d'autre part, que l'étude attentive de ce livre lui a laissé la conviction, qu'on ne saurait s'en assimiler pleinement la substance sans une initiation, et il ajoute qu'il serait heureux, pour sa part, que l'on puisse obtenir cette initiation d'une manière quelconque en Amérique.

La mentalité de notre vieux monde latin doit être, en effet, plus favorable à l'éclosion d'idées qui se rattachent à d'antiques traditions et ne cadrent plus avec le positivisme moderne. Le symbolisme traduit, en quelque sorte, la poésie de la philosophie. Il donne un aperçu de la pensée, à l'état vivant, mouvant, non arrêté, indéterminé, alors que nous sommes habitués à ne mettre en œuvre qu'une pensée déterminée, arrêtée, immobilisée, figée, formulée, pétrifiée ou morte, lorsque, comme à notre ordinaire, nous pensons en prose.

En somme, l'initiation à laquelle fait allusion le F∴ Pitts est celle du second degré.

TRAVAUX DES LOGES

L'Exploration scientifique des Colonies françaises

Le 9 mai 1910, le F.·. François de Zeltner, au retour d'une mission d'exploration scientifique, fut amené à déplorer devant la L.·. *France et Colonies*, l'absence d'une organisation pratique permettant aux explorateurs de faire bénéficier autrui de leurs constatations.

La L.·. résolut alors d'étudier la question et chargea le F.·. Sec.·., particulièrement compétent en la matière, de lui présenter, pour le 29 juin, un rapport sur lequel une discussion pourrait être ouverte.

Après avoir fait ressortir la nécessité de procéder à une exploration méthodique de notre vaste domaine colonial, en vue de sa mise en valeur progressive, le rapporteur a préconisé la création d'un service central des missions, chargé de coordonner les efforts des explorateurs, de les diriger sur les régions les plus intéressantes, puis de recueillir le résultat de toutes les études faites, en vue de les faire très largement connaître par ses publications spéciales et par une exposition permanente des échantillons, photographies et des documents rapportés par les explorateurs.

Ce service viserait aussi à préparer les explorateurs à s'acquitter avec fruit de leur mission. Les qualités de courage, d'énergie et d'endurance ne suffisent pas, en effet, pour mener à bien la reconnaissance scientifique et économique d'une contrée inconnue. Certaines notions pratiques d'ethnographie, d'anthropologie, de météorologie, de géologie, de botanique et de zoologie, etc., sont indispensables à qui veut prétendre au titre d'explorateur effectif. Mais ce qu'il est utile de savoir sous ce rapport pourrait être enseigné très rapidement aux personnes qui ambitionnent une mission, si l'organisation proposée existait.

La L.·. « France et Colonies » se réserve d'examiner de plus près une idée dont le principe a été accueilli très favorablement.

Le Portique

Sous le titre distinctif *Le Portique*, une nouvelle Loge a été inaugurée au local maçonnique, 42, rue Rochechouart, le 12 juillet dernier. Le T.·. R.·. F.·. Mesureur, G.·. M.·. de la G.·. L.·. D.·. F.·. présidait, assisté des membres du Cons.·. Féd.·. les T.·. R.·. FF.·. Fiolet, Nicol, Weil, Lévy (Georges). Une nombreuse assistance, composée de FF.·. de l'une et l'autre obédence, décorait les colonnes.

Avant de remettre le premier maillet au F.·. Albert Lantoine, membre du Cons.·. Féd.·., vén.·. du nouvel Atelier, le T.·. R.·. F.·. Mesureur a prononcé une courte allocution qui a été extrêmement goûtée. Il a félicité les fondateurs du Portique d'avoir créé une nouvelle cellule, pour contribuer au développement du grand organe maçonnique. En termes exquis il a évoqué les philosophes grecs dont les membres de la nouvelle Loge ont voulu invoquer le patronage. « Le F.·. Lantoine, a-t-il ajouté, était

bien désigné pour présider un atelier qui se revendique de l'urbanité et de l'harmonieuse poésie, des mœurs, des lettres et des idées attiques. » Et le F.·. Mesureur de vanter cette douceur énergique qui est tout le secret du charme à la fois séducteur et tenace que le F.·. Lantoine exerce sur tous ceux qui l'approchent et par lequel il sait assurer la défense et la diffusion de ses idées. Son amour profond de l'art, sa haute culture littéraire, poétique et philosophique, l'aménité de son caractère, son passé maçonnique, sont un sûr garant que, sous sa direction, la Loge *Le Portique* ne saurait manquer de croître et de prospérer pour le plus grand bien de la Maçonnerie écossaise.

Les applaudissements les plus vifs ont souligné ces éloges mérités. Le F.·. Mesureur les a formulés avec une légèreté de touche, une délicatesse d'expression et, en même temps, une chaleur de conviction qui en doublaient le prix.

Le F.·. Lantoine prenant alors le premier maillet a répondu par un discours où l'élégance de la forme le disputait à la profondeur et à l'originalité de la pensée. Nous regrettons de ne pouvoir le publier en entier. En voici du moins la péroraison qui se rapporte plus spécialement à la fondation du *Portique* et au but que veulent poursuivre les membres du nouvel Atelier.

« *Le Portique!* Ce titre veut exprimer que les questions philosophiques provoqueront notre intelligence. C'est ainsi — je pus m'en rendre compte au cours de conversations avec plusieurs de nos FF.·. — qu'il fut généralement entendu. D'érudits hellénistes — de ce que le « Portique » synthétisa la doctrine des Stoïciens (dont les paradoxes s'alliaient si peu au caractère hellénique fait de pondération et de mesure) — craignaient qu'on ne nous attribuât la prétention d'être, par dessus les âges, les disciples de Chrysippe et de Zénon. Et ce fut à tort, parce que le public, devant un nom de société, comme devant un titre de journal ou de revue, ne s'attache pas au sens précis du mot, mais à l'impression qu'il donne, à l'évocation qu'il suggère. Et il ne suggère aux imaginations qu'enchanta jadis la saveur des lettres grecques que des rhéteurs disant des choses profondes et douces devant des jeunes hommes attentifs. Il évoque l'Athènes aux matins clairs et aux soirs dorés alors que les philosophes distribuaient les préceptes de vérité à qui les voulaient goûter au hasard de la route; et parfois l'homme penché la nuit sur les lèvres d'une courtisane y cueillait avec le baiser quelque parole de sagesse que le jour elle avait entendue — et comprise! — dans les jardins de Platon!

« Là-bas l'Agora soufflait toutes les passions de la vie politique. Des orateurs injuriaient ou acclamaient l'homme du jour, mais le vent favorable n'apportait pas leurs cris sous le portique sacré.

« Nous aussi, nous fermerons la porte aux bruits de l'Agora, nous entrerons dans ce temple, selon le mot du Cynique, « avec des âmes neuves », nous laisserons dehors nos chagrins, et nos joies aussi, et les rancunes que déposent en nous quotidiennement le labeur nécessaire, les coudoiements de la rue et la lecture des feuilles publiques. Ici les mots de haine ne seront pas prononcés. Haïr, lutter, flétrir sont des gestes d'impulsifs que nous avons raison — peut-être! — d'accomplir parfois dans la vie profane, mais qui seraient déplacés dens cette enceinte. Ici nous ne voulons pas condamner les hommes — même ceux qui commirent les forfaits

les plus grands — mais les comprendre, car le mobile de tous les actes, même de celui qui semble le plus irréfléchi, s'il n'apparaît pas au juge qui frappe, n'échappe jamais au penseur qui pardonne.

« Nous voulons nous pencher vers les perversités morales comme un médecin examine les maladies corporelles, en songeant que pour les unes comme pour les autres, l'homme porte le poids d'un aveugle destin.

« En ce moment, où la vie politique prend une place trop grande dans les préoccupations journalières, nous voulons considérer les choses au seul point de vue philosophique et critique — avec calme, avec douceur — et disons le mot : avec sérénité, car, serviteurs très humbles de l'Idée et de notre titre, nous savons que c'est la sérénité de la pensée hellène, inscrite aux frises du Parthénon comme dans les dialogues de Socrate, qui, plus que l'héroïsme des guerriers, a fait les âmes nobles et l'Hellade immortelle. »

Aux applaudissements qui saluaient ces nobles pensées et ces phrases harmonieuses nous nous faisons une joie d'ajouter aujourd'hui les nôtres et nous formons des vœux pour la prospérité de la Loge *Le Portique*. Elle est née sous d'heureux auspices. Puisse-t-elle se développer dans la sérénité et l'harmonie pour, généreuse et forte, atteindre une verte vieillesse.

La question de l'imprimerie maçonnique

Le F.·. Frédéric Tizorin, ouvrier typographe, avait été chargé par la Loge *Emile-Zola* d'étudier un projet d'imprimerie maçonnique proposé par la Commission administrative du Bulletin hebdomadaire des Loges de la région parisienne.

Ce F.·., dont la compétence est indiscutable, a fait valoir dans son rapport une série de raisons techniques qui ont déterminé la Loge à se prononcer à l'unanimité contre le projet dont elle était saisie.

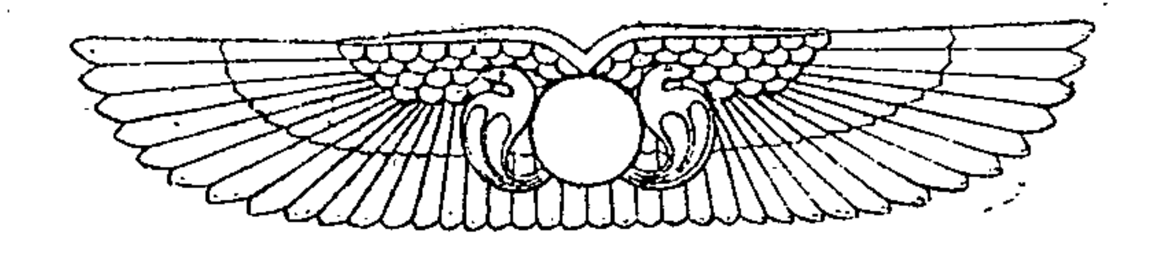
Les arguments décisifs peuvent se résumer comme suit :

1° Il est pratiquement d'une extrême difficulté de monter une imprimerie dont le personnel appartiendrait dans sa totalité à notre Ordre.

2° Au point de vue discrétion, une semblable imprimerie n'offrirait que des garanties illusoires, tant que les imprimés seront expédiés par la poste et remis aux intéressés par leur concierge.

3° Les frais d'installation seraient considérables et la Maçonnerie n'assurerait pas à elle seule un travail suffisant à l'imprimerie projetée, qui devrait chercher à se faire une clientèle profane.

4° La Maçonnerie a mieux à faire que de se lancer dans des entreprises industrielles.



Une Journée au Bagne [1]

Souvenirs d'un condamné des conseils de guerre de 1871

par le F.·. Ferdinand BAUDEL

ancien Vén.·. de la L.·. N° 137, Travail et Vrais Amis Fidèles

---

Il y avait quatre mois, quatre longs mois, qu'on nous avait encagés (2), et depuis ces quatre longs mois la *Garonne*, partie de Toulon pour la Nouvelle-Calédonie, allait roulant et tanguant à travers les mers avec un chargement de bétail humain.

Après avoir doublé au large le cap de Bonne-Espérance, longé la côte sud-est de la Tasmanie, nous étions remontés vers l'Équateur.

Le soir du 124e jour de la traversée, nous tendions nos couchettes pour la nuit, lorsqu'un soldat d'infanterie de marine, un Parisien, s'approchant des barreaux de la cage où nous étions entassés, annonça à un des nôtres la terre en vue pour la matinée du lendemain, l'arrivée et le débarquement pour l'après-midi.

Je me couchai espérant le sommeil, mais surexcité par la pensée de l'arrivée prochaine, je ne pus fermer l'œil de la nuit.

Il me semblait que nous étions restés sur place : toujours les mêmes choses, toujours les mêmes habitudes, les mêmes hommes, dans cet horizon étroit qui se bornait à quelques mètres.

Cependant, j'entendais les coups sourds des vagues frappant les bordages extérieurs du navire, les craquements plaintifs et rythmés de sa membrure.

Je voyais les hamacs gonflés par les corps des dormeurs suivre en cadence les mouvements du roulis.

Nous approchions du terme de notre voyage.

Aux antipodes aujourd'hui, la France avait disparu bien loin derrière les continents entrevus par les sabords.

Bien loin, la Méditerranée, où le navire laissait derrière lui un sillage d'indigo. Bien loin Tanger, aux blanches maisons cubiques, accroupies au pied de l'Atlas, puis l'Atlantique aux vagues vertes, l'Océan Indien, avec ses vallées mobiles dont notre transport, suivi par des vols d'albatros, descendait et remontait les pentes.

Combien loin tout cela. Nous arrivions, et dès le débarquement allait commencer une existence terrible.

C'est une des innombrables journées, toujours semblables, toujours les mêmes, dont j'ai essayé de retrouver le souvenir.

---

(2) A bord des transports, les condamnés étaient logés, par environ cinquante, dans des cages grillées.

* * *

Dans une des cases de l'île Nou, trois heures et demie du matin

Allons debout! crie un des nôtres, le réveil va sonner : le père Arcouet bat le briquet. Eh! vieux breton, passe un peu ton feu que j'en grille une; n'éteignez pas, disait un troisième. D'un bout à l'autre de la case les conversations s'engagent, les pipes s'allument. Les hommes de service pour le café du matin se massent vers l'entrée; ils attendent que le bourreau Ledoux (et quand je dis le bourreau, c'est que c'était effectivement le bourreau) veuille bien leur ouvrir la porte grillée qu'on ferme tous les soirs; les dormeurs endurcis s'agitent, ennuyés de tout ce tapage. Ah! que j'étais loin de l'île Nou tout à l'heure, dit mon voisin, en jetant autour de lui des regards effarés, et, ramenant sa couverture de laine sur la tête, il essaie, mais en vain, de continuer son rêve. Un autre, assis les jambes pendantes, bourre philosophiquement sa vieille bouffarde; celui-ci a déjà roulé son hamac, assis sur un petit escabeau adossé au mur, il coupe des tranches de pain dans sa gamelle. Ceux-là enjambent les deux poutres qui, d'un bout de la case à l'autre, servent la nuit à tendre les hamacs, ils vont dans la travée du milieu se grouper autour d'un poteau, ils décrochent la veilleuse réglementaire et écoutent pour la dixième fois la lecture d'une lettre arrivée par le dernier courrier. Ce sont des condamnés de la Commune : ils discutent les chances d'une amnistie prochaine; leurs ombres se profilant, gigantesques, jusqu'aux bardeaux de la toiture, s'agitent avec des gestes dégingandés. Des groupes grisâtres se dessinent vaguement dans le clair-obscur de la case : ce sont des forçats déjà revêtus de la blouse du travail. La lueur avivée des cigarettes fait entrevoir par moments des faces de damnés, telles qu'il a dû en apparaître à Dante dans ses visions.

De tous ces corps humains se dégagent des odeurs sans nom. L'atmosphère, chargée des émanations de la nuit, devient de plus en plus viciée : à tous, se fait sentir un impérieux besoin de respirer l'air pur du matin. Nous attendons avec impatience l'heure de la sortie; enfin, on entend le cliquetis des clefs qui annonce l'arrivée des correcteurs chargés de l'ouverture des grilles, ils approchent de la porte, notre espérance est déçue : « Dehors seulement les hommes de plat, crie Embarek le nègre. »

On sait ce que cela veut dire : il y a exécution; les condamnés de la 4e classe y assistent seuls, les autres restent sous les verrous. « Je me doutais bien que c'était ce matin que petit Clerc passerait par les mains de Ledoux et de ses aides, dit un vieux cheval de retour, je les ai vus trimballer les poutres de la guillotine pendant la nuit; pauvre petit Clerc, pas de chance, il allait être libéré, encore quelques mois à faire et il pouvait vivre tranquille avec les 80.000 francs que lui a laissés sa vieille tante. Vrai, c'est bien payé un coup de coude donné à un surveillant qui lui prenait sa bouteille de tafia et lui avait envoyé deux

balles dans les côtes. On aurait bien pu se contenter de ça ; valait bien mieux pour lui se faire flingotter quand il était aux zéphirs, belle grâce qu'on lui a faite en l'envoyant se faire raccourcir ici. Pour moi, je fous les tripes au soleil au premier bougre de surveillant qui me met sa patte dessus, je le leur ai dit : ils le savent bien, aussi ils me payent la goutte. Faudra que j'aille voir ce pauvre petit Clerc quand il sera sur la planche de l'amphithéâtre, et je saurai si Ledoux lui a emporté la moitié de l'épaule comme au dernier.

« Moi, dit Vacherez le contremaître, quand ils m'eng... ou me frappent, je laisse faire, aussi j'ai été récompensé de ma conduite, on m'a remis à vingt ans, hier j'ai reçu la nouvelle. C'est tout de même agréable de se dire : je n'ai plus que vingt ans à tirer, tandis qu'à perpétuité, c'est triste ! Etre condamné à user le soleil avec une pierre ponce et puis, il est bien possible que, dans quinze ans, on me fera grâce du reste. » — « Dans quinze ans, ma vieille branche, il y aura longtemps que tu mangeras les niaoulis par la racine, songe donc que tu as plus de 70 ans. » — « Ça ne fait rien, je suis content, je ne suis plus à vie, aussi, je régale les amis. J'ai rincé hier avec de l'eau chaude des tonneaux où il y avait eu du tafia, j'ai de la bibine et de la bonne ! Fais circuler la bouteille, quand celle-là sera finie, il y en a d'autres dans mon hamac. A ta santé et à celle de petit Clerc. » — « Petit Clerc, gracia morto, dit l'arabe Abdemelek. Qui veut faire une partie, les surveillants ne nous dérangeront pas ? Au fait, attendons le café, quand les camarades seront rentrés, nous serons plus tranquilles. Bien, les voilà de retour. »

Les hommes de service se placent de chaque côté de la travée et rangent les quarts autour des baquets contenant ce qui devrait être du café, et qui n'est que du jus de haricots grillés... Il n'est pas de petits bénéfices pour l'administration. La distribution commence, chacun revient à sa place; durant quelques instants le tumulte cesse, on n'entend que le bruit des cuillères se heurtant contre les gamelles. Le café absorbé, les groupes se reforment, des hommes s'entassent sur un des côtés de la case, où se trouve une meurtrière qui permet de voir le lieu du supplice. Dites donc les communards, vous avez des camarades à la 4e qui travaillent avec Ledoux. En voilà un qui se refuse de porter la main sur le couperet, que le surveillant Roger veut lui faire placer sur la lunette. Le surveillant le menace de sa canne, il le frappe, Girault tient bon, il refuse : on est obligé d'en prendre un autre. Girault en voilà un homme ! Je lui ferai passer une tablette de tabac à chiquer ; vrai, il y a tout de même de bons zigs parmi vous autres, si tout le monde eût refusé, comme Girault, le bourreau était obligé de travailler seul.

Ah ! les lâches, dit Maroteau (1), mais qu'y faire ? Il est certain qu'il y

(1) Gustave Maroteau, vu sa santé précaire, n'avait pris part à l'insurrection que comme journaliste. Un article violent, qu'il avait fait paraitre dans *La Montagne*, du

a un mot d'ordre donné à la surveillance : nous pousser à bout, pour pouvoir, au besoin, nous supprimer. Il s'agit d'être maître de soi, si on veut revoir la France; à toutes les provocations, répondons par le dédain.

Ah ! Messieurs les monarchistes nous punissent de les avoir empêchés d'escamoter la République ! Dire que nous avions rêvé 92, et que nous voilà ici. — Alors, de sa voix vibrante, il faisait revivre les jours de l'année terrible. Il disait la radieuse journée du 4 Septembre, l'éclipse subite des oiseaux de nuit du 2 Décembre, l'arrivée de Victor Hugo.— Enfin, voici les jours épiques revenus, écrivait le Maître. — Il disait tout le mâle cortège des vertus républicaines succédant à la pourriture impériale, — il disait les jours fiévreux, *les tambours battant dans les rues de Paris le rappel des grands jours,* les sorties aux accents de la *Marseillaise,* les bataillons au rempart, les nuits sans feu, les jours sans pain, — les longs espoirs déçus, — la capitulation, la guerre civile, — notre écrasement, les renoncements odieux.

A sa voix, tout ce passé défilait sous nos yeux : on oubliait et le lieu et la promiscuité des sentiments élevés et des vices sans nom, réunis sous le même abri.

Pauvre ami, — de ce vaillant lutteur, il ne reste plus aujourd'hui qu'un cadavre, le soleil calédonien a achevé ce qu'avaient commencé les caves de la rue de Tournon et de l'Orangerie : il est là-bas avec bien des nôtres, dans un cimetière abandonné sur le plateau de l'île Nou,— autour d'eux les flots infinis, se brisant contre les coraux, rythment leurs plaintes éternelles.

Cependant, au milieu du tumulte croissant de la case, on entendait donner les détails de l'exécution de petit Clerc.— Concert étrange, la parole chaleureuse de notre ami Maroteau et le langage trivial des condamnés de droit commun : il marche droit, il approche, on fait mettre la 4e à genoux, — il ne flanche pas, —Embarek le couche sur la planche, Ledoux tire le cordon, — ça y est ! — Les joueurs de carte, condamnés endurcis, blasés sur ce genre de spectacle, n'ont pas interrompu la partie commencée ; — le plus important pour eux est la liberté relative que leur laissent les gardes chiourmes de service auprès du patient. Après un laps de temps assez long pour permettre aux hommes de corvée d'enlever la guillotine et ses accessoires, la grille se rouvre et le tambour appelle tout le monde au travail.

Les forçats se placent sur deux rang en face de la mer, et l'appel commence, — chacun répond à son nom. Formez les chantiers, crie le surveillant chef ; — selon leur habitude les contre-maîtres s'arrangent alors pour attribuer les travaux les plus pénibles aux condamnés politiques. — Le soleil commence à monter et darde ses rayons implaca-

---

24 avril 1871, le fit condamner à mort. Sa peine ayant été commuée, il mourut à l'Ile Nou, le 17 mars 1875. Le F.·. Gaston Da Costa, dans sa *Commune vécue*, consacre un chapitre émouvant au martyre de Gustave Maroteau.

bles. — Poussant péniblement des brouettes chargées d'outils, nous nous dirigeons, escortés par les surveillants, vers un établissement agricole nommé la ferme Nord. — Le contre-maitre (condamné de droit commun), donne à chacun son lot de terre à défricher, — peu d'entre nous connaissent l'usage des outils de terrassement. L'apprentissage est pénible.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu récemment d'Allemagne deux brochures fort intéressantes.

La première milite en faveur d'une réforme pédagogique, basée sur le libre développement de la volonté et sur l'acceptation d'une discipline, reconnue nécessaire par l'enfant lui-même. La théorie n'est pas nouvelle, puisqu'elle remonte à deux de nos FF.·. dont fut le ministre von Stein, à qui revient la gloire du relèvement de la Prusse après Iéna, et l'autre, le philosophe Fichte. Mais jamais les idées dont il s'agit n'étaient entrées, jusqu'ici, dans le domaine de l'expérimentation pratique. Il devait être réservé à un instituteur de Remscheid (Prusse rhénane) de tenter une expérience qu'il déclare décisive.

On lui avait confié quarante enfants des deux sexes, âgés ds 8 à 13 ans. C'était le rebut des écoles environnantes, de pauvres êtres considérés comme incapables de suivre le programme d'instruction normal. L'instituteur et l'institutrice, qui avaient bien voulu s'en charger, avaient obtenu carte blanche quant aux procédés pédagogiques à mettre en œuvre. A la maison d'école se trouvait annexé un terrain vague, et l'on pensait qu'il n'y avait guère à faire mieux que d'occuper les enfants à le cultiver, puis que l'on ne parvenait à leur inculquer aucune notion théorique, vu leur lamentable état de dégénérescence.

Eh bien, la méthode s'est révélée bonne. Tous ces dépréciés, accablés pour la plupart de tares héréditaires, ont été transformés en des êtres utilisables, capables de se tirer d'affaire dans la vie et d'y tenir dignement leur place.

Ce miracle s'est accompli uniquement par l'application judicieuse des principes d'une éducation rationnelle ne perdant jamais de vue que l'école doit être un Etat en petit. L'enfant dès son plus jeune âge, doit faire l'apprentissage de la vie réelle, et ses camarades de classe doivent être pour lui, très exactement, ce que seront pour l'homme fait ses concitoyens.

Nous ne pouvons entrer ici dans plus de détails, nous bornant à recommander à tous ceux de nos lecteurs qui ont appris l'allemand l'opuscule de *Johannes* Langermann, intitulé: **Der Erziehungstaat** nach Stein-Fichte'-schen Grundsätzen, in einer Hilfsschule durchgeführt. Berlin-Zehlendorf, Friedrich Zimmer, 1910.

L'autre brochure est intitulée : **Freimaurerreligion** (Religion maçonnique) et a pour auteur le F.·. Diedrich Bischoff, qui a publié d'importants ouvrages sur la Maçonnerie dans ses rapports avec les problèmes religieux et sociaux. Les plus considérables ont pour titre : *Maurertum und Menschheitsbau* (Maçonnisme et construction de l'Humanité) (1); *Masonia* (Image de la Société future, construite suivant les principes de la Franc-Maçonnerie) ; *Echte und falsche Gerechtigkeit* (Vraie et fausse justice), dissertation dirigée contre le Socialisme. Tous ces ouvrages se trouvent chez Bruno Zechel, à Leipzig.

(1) Un compte rendu de cet ouvrage à paru dans le 1er volume de l'*Acacia* (oct. 1902 à juin 1903), pages 79 et 136.

Le Gérant : Oswald WIRTH.

Imprimerie du F.·. A. Reiff. — Heymann, 3, rue du Four, Paris.